

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	38 (1905)
Heft:	5
Artikel:	Société vaudoise de théologie : rapport sur l'exercice de 1903-1905
Autor:	Goumaz, Louis
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379787

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOCIÉTÉ VAUDOISE DE THÉOLOGIE

Rapport sur l'exercice de 1903-1905¹

PAR

LOUIS GOUMAZ

ancien pasteur,

Président sortant de charge.

Messieurs,

Quand, le 29 juin 1903, vous avez renouvelé votre bureau, vous avez fait quelque peu comme Roboam qui s'entourait d'un conseil de jeunes gens. Trois membres sur cinq du comité sortant aujourd'hui de charge n'avaient point atteint la trentaine. Est-ce parce qu'ils n'ont eu que deux fois l'occasion de se réunir, et encore pour quelques minutes seulement, qu'aucun schisme ne s'est produit et que notre république ne s'est point partagée comme jadis le royaume d'Israël ? Je ne sais. En tout cas, nous constatons avec joie que loin qu'il y ait scission dans notre société, le nombre des membres non seulement n'a point diminué depuis 1903, mais, de 91 qu'il était à cette époque, il est monté avec les candidats admis en ce jour commémoratif à 97. Chiffre respectable assurément et qui prouve mieux que tout autre argument que notre société, pour employer l'ordinaire cliché, répond aujourd'hui comme il y a trente ans à un « réel besoin. »

¹ Travail présenté lors de la célébration du trentième anniversaire de la Société de théologie, au Musée industriel, à Lausanne.

Outre M. le Dr Pétavel-Olliff rentré dans nos rangs comme membre actif, il y a eu dix-sept admissions nouvelles : MM. les pasteurs R. Guisan, Jomini, Pilet, de Mestral, Golay, Rapin, Dessemontet, Lador, Berguer, Duquesne, Mayor, Bornand, Carrasco, Landriiset, Emm. Rossé, Paul et Thilo.

Nous avons eu, d'autre part, à enregistrer plusieurs démissions, celles de MM. Schnetzler, de Perrot et Monastier-Gonin, empêchés par la distance ou par d'autres raisons d'assister à nos séances. Les morts aussi ont été nombreux. Et parmi ceux que Dieu nous a enlevés, notre souvenir ému retrouve des hommes qui étaient la vie de notre société au dedans et sa gloire au dehors.

Voici passer devant nous de vénérables figures : M. Charles Rivier, ancien pasteur, et deux autres vétérans aussi dans le ministère, MM. Cornforth et Redard, que dans les derniers mois de leur vie tout particulièrement on vit profiter des loisirs de leur retraite pour assister régulièrement à nos séances du Pré-du-Marché, où plus d'une fois ils prirent la parole dans les discussions.

Je ne puis pas compter au nombre des vieillards, tant il était resté jeune de cœur et d'esprit sous ses cheveux blancs, M. Emile Jaccard, ancien pasteur à Zurich, longtemps membre de notre comité, dont il fut successivement secrétaire et caissier. De quel exemple cet homme a été pour les cadets de notre Société ! On vit rarement assiduité à nos séances comparable à la sienne, on entendit rarement parole aussi enthousiaste et aussi courageuse. Théologien de droite, il rencontrait souvent dans nos discussions des adversaires de ses idées. Avec quel feu et quelle vibrante émotion il se défendait ! Nous nous rappelons tous son regard à ces moments-là. Ecrivain abondant, il a apporté aussi à plusieurs reprises à la Société de théologie le fruit de ses patientes recherches historiques et exégétiques. Je cite d'après les procès-verbaux :

30 mars 1896. — *En quoi l'homme est-il à l'image de Dieu ?*

30 novembre 1896. — *L'esprit et la chair.*

28 mars 1898. — *Réflexions sur Genèse I, 26.*

19 décembre 1898. — *La foi du centenier.*

Nous n'avons pas besoin de rappeler ce que furent comme professeurs et comme écrivains MM. Auguste Bernus et Jules Bovon, mais nous n'avons garde d'oublier que la Société de théologie a perdu en eux deux membres dévoués et fidèles autant qu'illustres.

M. Bernus s'était fait inscrire dans la société dès 1875. Un long séjour à Bâle, plus tard la maladie, l'empêchèrent les dernières années de prendre part à nos séances. Il n'estima point à propos cependant de donner sa démission, témoignant ainsi qu'en dépit de l'éloignement son esprit suivait avec intérêt nos débats. Un ancien rapport présidentiel, comme aussi le catalogue de la Société, fait suivre son nom de cette courte mais éloquente mention : « Membre actif malgré son absence. » A son retour dans le canton de Vaud, ses absorbantes fonctions de professeur ne lui permirent malheureusement de présenter à la Société de théologie que deux travaux, l'un consacré à la *Vie du professeur Schmidt* de Strasbourg, qui avait chargé le maître érudit de la Faculté libre de continuer sa *Bibliographie des ouvrages protestants écrits en français au seizième siècle* (25 mars 1885). La seconde étude (même date que la précédente), était intitulée : *Un essai d'alliance évangélique au seizième siècle*. L'auteur exposait avec une grande précision de détails la tentative avortée du théologien Salvard d'unir les diverses Eglises réformées dans une confession de foi commune. On ne s'étonnera pas que, plaçant la vie avant la formule, M. Bernus ait conclu par ce mot peut-être d'actualité : « L'union entre les chrétiens ne peut se former sur le terrain des confessions de foi théologiques, dont le règne est passé. L'accord, cherchons-le sur le terrain pratique. »

Esprit d'un genre tout différent, dogmatien plutôt qu'historien, M. Bovon nous a présenté huit travaux dont les titres indiquent les préoccupations intellectuelles de ce savant pieux qui a fait connaître son nom bien au delà de nos frontières.

27 mars 1884. — *La théorie de Schleiermacher sur le péché.*

25 avril 1887. — *L'hypothèse Vischer-Harnack sur l'Apocalypse.*

26 novembre 1890. — *L'origine du péché d'après l'enseignement de l'apôtre Paul.*

31 octobre 1892. — *Le Christ des Evangiles apocryphes.*

26 mars 1894. — *Quelques mots sur l'eschatologie de l'Apocalypse.*

26 mars 1894. — *Christ dans la théologie moderne, par Fairbairn.*

28 janvier 1895. — *La justice de Dieu.*

28 février 1898. — *Le problème social et la morale chrétienne.*

Ces travaux tiennent de près ou de loin à l'ouvrage magistral du professeur lausannois, son étude en six tomes sur l'*Œuvre de la Rédemption*, monument puissant d'érudition et de pensée qui valut à son auteur, dès l'apparition des premiers volumes, d'être nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Lausanne.

Que dirons-nous de M. Paul Chapuis ? Son esprit fut un esprit d'élite, son cœur un trésor de bienveillance et de bonté. Comme membre de notre association, M. Chapuis se dépensa sans compter et déploya au milieu de nos discussions et quelquefois de nos luttes tous ses talents de dialecticien, toute la profondeur et la finesse de sa pensée, sa prodigieuse information, son incroyable puissance de travail, son besoin d'activité qui lui interdisait de perdre aucun instant. C'est lui déjà qui, avec trois de ses amis, MM. Adamina, Byse et Narbel, fut le créateur de la Société de théologie. Il en posait les bases dans une réunion préparatoire tenue à Bex le 8 mars 1875. Tour à tour on le nomma secrétaire (1885-1877), caissier (1877-1879), président (1879-1881), de nouveau secrétaire (1891-1893), enfin vice-président (1893-1895). Durant dix ans par conséquent, soit le tiers de l'existence de la Société, il fit partie du comité. Quel dévouement et quel soin il mit dans ses fonctions, les aînés parmi nous se le rappellent. Ses procès-verbaux en particulier sont des merveilles de clarté et de précision.

M. Chapuis s'est donné en outre dans une foule de travaux de valeur. La plupart ont paru dans la *Revue de théologie et de philosophie*. Ils touchent à tous les domaines : dogmatique, histoire, exégèse, critique. En voici la liste. Ils ont rempli dix-sept séances, dont plusieurs séances d'été.

9 juin 1875. — *La notion et les conditions du surnaturel au point de vue du théisme.*

27 juillet 1876. — *L'emploi de l'Ancien Testament par l'auteur du quatrième Evangile.*

24 avril 1882. — *De l'autorité de l'Ecriture sainte.*

25 avril 1883. — *Jésus-Christ, fondement de l'autorité des Ecritures.*

24 février 1890 et 28 avril 1890. — *La justification par la foi d'après saint Paul.*

20 mai 1891 et 22 juin 1891. — *La divinité de Jésus-Christ, à propos de M. Godet et de la théorie de la Kénose.*

30 novembre 1891. — *Religion et révélation.*

28 novembre 1892. — *L'Apocalypse du Nouveau Testament.*

20 mars 1893. — *L'Evangile et l'Apocalypse de Pierre.*

Septembre 1893. — *L'adoration du Christ.*

Septembre 1894. — *La sainteté du Christ.*

24 septembre 1900. — *Religion, christianisme, théologie.*

27 avril 1903. — *L'influence de l'essénisme spéculatif dans la primitive Eglise.*

28 septembre 1903. — *Quelques problèmes de la vie de Jésus à propos de publications récentes.*

23 novembre 1903. — *Le messianisme de Jésus de Nazareth.*

* * *

Vous le voyez, Messieurs, ceux dont nous déplorons aujourd'hui la perte, ont été pour la plupart des membres zélés et dévoués de la Société de théologie. Ils y ont mis quelque chose d'eux-mêmes, de leur vie. Puisse leur exemple être suivi et leur bonne tradition de travail se perpétuer ! Au reste, pendant les deux années qui viennent de s'écouler, il a régné certainement un entrain louable parmi nous. L'offre pour une fois a dépassé la demande ; jamais les travaux n'ont

abondé comme dans cette période. Même en faisant abstraction de ceux que vous avez entendus ce matin (le compte-rendu historique de M. D. Jordan sur les *Trente premières années de la Société de théologie*, et le résumé par M. R. Matthey, ancien pasteur, de la brochure de M. le professeur Frommel sur l'*Agnosticisme religieux*) nous arrivons à un total de dix-sept études, dont deux « communications. »

Quelques mots rapides d'abord sur ces dernières.

La prophétie de saint Malachie fit, le 25 janvier 1904, l'objet d'un exposé de M. Daniel Jordan, ancien bibliothécaire, qui a eu l'occasion d'étudier une vieille édition (Venise 1675) de cet écrit destiné soi-disant à prédire, sous forme de devises latines, la destinée des divers papes. En fait, le document a été rédigé à une époque tardive par un auteur qui ne connaissait pas l'histoire et ne comprenait rien à l'héraldique. Cela ne l'empêche pas de parler des armoiries des papes, de leurs lieux de naissance, de leurs charges et bénéfices, des événements de leurs pontificats, le tout parsemé d'explications quelquefois claires, plus souvent hasardées et tirées par les cheveux. Si par sa nature historique même, ce travail de M. Jordan ne pouvait guère engendrer une discussion, au moins eut-il l'heur, inespéré par la modestie de son auteur, de faire connaître la Société de théologie jusque delà le Jura. Le publiciste M. Albin Valabrégue, intéressé par un écho de la séance, que la *Gazette de Lausanne* lui apporta, s'enquit de nos travaux et de notre association auprès de M. Jordan. C'était là chose inouïe dans nos annales, « un étranger du dehors » s'occupant de nous !

Seconde communication. Le 29 février 1904, M. le professeur J. Barrelet résume le livre de M. Tony André sur les Apocryphes. Ceux-ci, rejetés peu à peu du Canon par les protestants pour des raisons dogmatiques, ont été longtemps négligés et ignorés. Aujourd'hui, on commence sérieusement à en faire une étude scientifique, extrêmement profitable puisqu'elle concourt à faire connaître les idées juives du temps de Jésus. L'ouvrage de M. André marque à ce point de vue une date dans la théologie de langue française. Il est

notre première introduction un peu complète en la matière.

* * *

Nous avons renoncé à grouper d'après les disciplines théologiques auxquelles ils ressortissent, les différents travaux proprement dits présentés pendant ces deux ans. Pour plus de commodité nous suivons tout simplement l'ordre chronologique, sauf lorsqu'il y a similitude évidente dans les sujets traités. Ceux-ci embrassent au reste une matière très vaste.

M. P. Chapuis (28 septembre 1903. Yverdon), étudie *Quelques problèmes de la vie de Jésus à propos de publications récentes*. M. Chapuis croit à la possibilité d'une vie de Jésus, malgré le scepticisme de tant de critiques à cet égard. Le détail sans doute nous échappera toujours, étant donné l'insuffisance des sources. Mais au moins peut-on reconstituer la personnalité et l'œuvre du maître, et distinguer trois grandes périodes dans la vie du Seigneur: le ministère galiléen, période de succès, puis le temps de la « vie errante » comme on l'a appelé, où commencent les premiers revers, enfin la dernière et fatale semaine. Dans ce cadre, on constate que la pensée de Jésus évolue, son radicalisme s'affirme progressivement à l'égard de la loi, du sabbat, de la théocratie, son universalisme s'épanouit peu à peu, et peu à peu aussi lui vient la pensée que son œuvre l'entraîne à la mort d'abord, puis au triomphe par la résurrection. Deux points surtout retiennent l'attention de l'auteur dans cette première séance: les miracles et la question du Royaume de Dieu. M. Chapuis établit le pouvoir de guérison de Jésus, sa croyance aux possessions démoniaques, mais combat comme indigne du Christ le miracle au sens magique du mot. Quant au Royaume de Dieu, M. Chapuis croit avec Jean Weiss que s'il est spirituel, Jésus n'en attend pas moins la réalisation imminente dans un renouvellement social qui a Dieu pour auteur. Lui, le Christ, est là pour préparer les voies à Dieu à la suite du Baptiste; le Royaume s'établira du vivant des disciples encore, et Jésus ressuscitera pour y entrer; il salut-

l'aurore de ce temps nouveau en disant avec la foi d'un prophète qui saisit d'avance la victoire : « Le royaume de Dieu est là, il est au milieu de vous, » généreuse illusion d'optique qui n'ôte rien au caractère moral et religieux de Jésus.

Dans une séance subséquente (23 novembre 1903), M. Chapuis acheva son étude en discutant un troisième point : *le Messianisme de Jésus de Nazareth*. A cet égard une remarque préliminaire : Le Christ, dit M. Chapuis, a toujours eu une vraie pudeur à se faire appeler Messie, il aime à se désigner plutôt sous le nom de Fils de l'homme qui impliquait le rôle de Messie sans doute, mais aux yeux des esprits réfléchis seulement. C'est à son baptême que Jésus a eu la conscience pleine et entière de sa messianité. Une première intuition lui était venue à douze ans. Mais à côté de ce trait de génie se place toute une évolution de sa pensée : « Si j'étais le Messie ! » Pensée troublante qu'il rejette d'abord comme une tentation mais qui finit par le posséder complètement après qu'il eût suivi le Baptiste sur les bords du Jourdain. Point de vue que M. Chapuis oppose sans hésitation à l'hypothèse récente de Wrede, d'après lequel Jésus n'a jamais eu l'idée qu'il fût le Messie ; ses disciples ne l'auraient reconnu comme tel qu'après sa mort et sa résurrection. Cette opinion de M. Chapuis sur le messianisme de Jésus, du moins dans ses traits généraux, fut aussi celle qui prévalut dans la discussion. Moins unanime par contre fut l'adhésion aux thèses qu'il avait soutenues sur les miracles du Christ. Plusieurs établirent que la croyance en ces actes surnaturels constituait le fondement de leur foi. Quant à la question eschatologique du Royaume de Dieu, elle resta dans l'ombre pendant la discussion. Dès que le mot « miracle » est prononcé dans nos séances on ne sait pas parler d'autre chose. C'est aussi un miracle.

Le 28 décembre 1903, M. Byse, ancien pasteur, nous a apporté une étude sous ce titre suggestif, qui indique tout de suite le point de vue de l'auteur : *Clef symbolique des Ecritures*. M. Byse, dans le but avant tout, dit-il, de faire discuter, remonte sans hésiter le courant actuel qui prévaut dans les

universités et les facultés de théologie en matière d'inspiration biblique. Les négations du jour en ce domaine lui paraissent une rupture avec la tradition protestante, les milieux pieux et la foi des chrétiens dès l'origine. M. Byse ne veut pas davantage d'un divorce avec la science. Comment tout arranger? L'explication présentée jadis par Swedenborg lui semble apporter la conciliation désirable. « Faisons de l'exégèse symbolique! » Il y a dans l'Ecriture un sens caché, spirituel, basé sur le sens littéral, quoiqu'il en soit souvent éloigné. Le lien qui les unit c'est la « loi des correspondances, » et ces correspondances sont de trois « degrés : » « naturel, » « spirituel, » « céleste. » Appliquons ces correspondances et ces degrés à la Parole de Dieu, et celle-ci est désormais à l'abri de la critique, les prophéties s'expliquent, le scandale de maint passage biblique disparaît, la volonté de l'Ecriture même, et de Jésus, se trouve respectée. Mais, comme on le voit, les faits cosmologiques, historiques et autres de la Bible sont devenus des représentations des choses spirituelles. Au reste, ajoute M. Byse, la tendance inconsciente des chrétiens va à ce symbolisme quand l'âme se nourrit de la moelle des Ecritures. Le courage de M. Byse en présentant cette thèse à la fois ancienne et nouvelle fut mis à une rude épreuve, car énergiquement, tous les orateurs subséquents se sont déclarés opposés à cette manière de voir. On parla même de « scandale pour la foi » et « d'anti-protestantisme. »

Comment s'expliquent les ressemblances des Evangiles synoptiques? Telle est la question que M. H. Chavannes, ancien pasteur, a posée devant nous dans la séance du 25 janvier 1904. Ces ressemblances, si frappantes que quelquefois les mots sont les mêmes dans les trois premiers Evangiles, ne sauraient s'expliquer, dit l'auteur du travail, par la théorie de l'inspiration, car le Saint-Esprit n'eût pas fait trois fois le même ouvrage, une fois suffisait, et il n'aurait pas laissé subsister d'autre part, entre nos documents, les divergences si considérables que l'on constate en d'autres points. Faut-il donc admettre avec Reuss, de Pressensé, Bonnet,

Godet que la tradition a pris corps oralement et que sa forme s'est en maint endroit stéréotypée? Cette supposition, qui pourrait à la rigueur convenir pour les paroles de Jésus, n'explique pas une identité de termes dans les récits. Une histoire racontée par plusieurs bouches tend à se diversifier et non à prendre une forme fixe. La solution paraît donc la suivante: il y a eu un ouvrage primitif, (peut-être est-ce même notre Marc actuel, hypothèse peu probable cependant) qui a servi de base à nos Evangiles, et qui s'est perdu. Luc parle bien d'écrits antérieurs. Ces écrits se sont cristallisés en un ouvrage unique cité parfois littéralement, d'où les ressemblances de nos trois auteurs. Quelquefois aussi les textes se permettent une liberté qui cadre avec les habitudes littéraires de l'époque, la difficulté matérielle des copies ou des traductions d'araméen en grec, etc. De là les divergences signalées plus haut. Dans la discussion qui suivit cet exposé, on fit remarquer que l'idée d'une tradition orale a sa valeur. La source écrite est certainement la source principale. Mais elle n'est pas la seule. On s'est demandé à ce propos jusqu'à quel point les apôtres racontaient la vie de Jésus dans leurs prédications, ou plutôt ce que Paul en racontait et surtout ce qu'il en savait. « Fort peu, les traits capitaux seulement », dirent les uns, se basant sur la déclaration : « Nous connaissons Christ non selon la chair mais selon l'esprit. » — « Plus qu'on ne pense! » répondirent d'autres, qui crurent retrouver dans les épîtres pauliniennes des allusions entre autres à la transfiguration et aux discours eschatologiques.

Qu'est-ce que la théologie? C'est sous ce titre que M. le professeur L. Emery, dans la séance du 29 février 1904, a exposé le point de vue que nous retrouvons dans l'*Introduction à la théologie protestante*, qu'il a publiée récemment. A la notion généralement admise, que la théologie est la science du christianisme, ou plus exactement de la foi chrétienne, l'auteur du travail substitue sa définition propre: La théologie est la science de la vraie religion, de la religion normale et parfaite où l'homme communie complètement avec Dieu. La théologie rentre ainsi dans le cadre des sciences normatives,

elle a sa place à côté de la sociologie, de l'économique et de l'hygiène. M. Emery montre pour finir que la théologie, quoique œuvre de croyant, n'en reste pas moins scientifique. Mais conçue ainsi, n'est-elle pas trop subjective? a-t-on demandé dans la discussion. N'oublie-t-elle pas aussi qu'il y a dans la religion un élément d'obéissance? M. Emery répond que le subjectivisme n'est pas nécessairement antiscientifique, et que la probité d'investigation à laquelle tout théologien sérieux se soumet est une façon d'obéir à la loi morale, à la loi du devoir. Mais, objecta-t-on encore, faut-il à tout prix faire entrer la théologie dans le cadre des sciences? Oui, fut-il réparti, si l'on veut qu'elle agisse dans le monde moderne. Chimistes et physiciens ne sont peut-être point tant préoccupés de classer leurs sciences respectives que d'étudier purement et simplement les phénomènes. Mais c'est précisément leur grand tort, et la philosophie des sciences ne tend pas à autre chose qu'à combler cette lacune.

Séance du 28 mars 1904. M. le pasteur A. de Mestral résume les idées du théologien anglais Fairbairn sur *la Place du Christ dans la théologie moderne*. Si Christ, dit Fairbairn et après lui M. de Mestral, enchaîne les cœurs, c'est que, premier parmi les créatures, il a réalisé l'idée que les hommes se font de la Divinité. Mais il reste créature quand même, qu'il s'agit de présenter dans sa réalité humaine. C'est l'école de Tubingue qui, à côté de graves déficits, a eu le mérite de faire revenir les esprits au Christ historique. Depuis elle la théologie devient de plus en plus christocentrique. Les « Vies de Jésus » apparues dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, celles des Ewald, des Renan, des Strauss, des Keim ont, malgré leurs défauts, réussi à présenter un Christ très vivant, replacé sur le sol juif et dans la civilisation gréco-romaine. Les diverses théologies bibliques aussi se sont efforcées de plus en plus de faire place à la vérité historique, de montrer le souffle de Jésus animant les Jean et les Paul, et à mesure qu'il reprend ainsi son caractère historique, le Christ fait plus sentir son influence dans tous les domaines. — La discussion, dans laquelle on rendit hommage

aux théologiens anglo-saxons, plus pratiques que les allemands, porta essentiellement sur la question de savoir jusqu'à quel point le Christ historique importe à l'Evangile. Le Christ de Ritschl, par exemple, suffit-il à une âme chrétienne ? Une formule fut donnée, que nous retenons ; elle est de M. Dandiran ; « Objectivement, le christianisme est la vie personnelle du Christ ; subjectivement, il est l'appropriation de cette vie par la foi. »

M. le pasteur Logoz de Baulmes s'est fait l'historien d'Augustin en pays de langue française, et nous attendons avec impatience le moment où il publiera le livre qu'il consacre au plus grand docteur de l'Eglise. En attendant, avec une extrême obligeance, il communique à la Société de théologie les chapitres essentiels de son ouvrage. Jusqu'à présent, nous en avons entendu trois, tous dans la période que nous passons en revue.

Les deux premiers (25 avril 1904 et 30 mai 1904) roulaient sur *la genèse de la pensée d'Augustin*. — Augustin, nous dit M. Logoz, fut essentiellement un sensuel. C'est à la suite de la lecture de l'*Hortensius* que commence son grand voyage vers la vérité. Il espère la trouver dans le manichéisme, qui l'attire par son dualisme. Sa conscience cependant n'est pas satisfaite. Elle entre en conflit avec sa raison et ses sens. L'heureuse influence d'Ambroise se fait sentir alors, qui place devant Augustin la personne humaine et vivante du Sauveur. Ce fut le premier germe de conversion. La lecture de Victorinus tue ensuite en Augustin les restes du dualisme manichéen. Mais la doctrine de Victorinus est du néo-platonisme. Si elle le réconcilie avec l'idée du Logos et par conséquent du Fils de Dieu, elle ne suffit pourtant pas encore à cette âme en travail. Victorinus lui laissait croire que le péché n'a pas de caractère tragique. Une lourde chute morale, un acte banal de débauche après les bonnes résolutions qui venaient de lui faire renvoyer sa maîtresse, le convainc alors du contraire, et lui démontre que la volonté a besoin de s'appuyer sur des convictions si elle ne veut rester paralysée. La croix lui apparaît peu à peu comme cette source néces-

saire de force. Il y réfléchit longtemps sans se rendre. Puis, brusquement, il est vaincu après la lecture de Romains XIII, 13 et 14, et il se fait baptiser. Il est donc arrivé à la foi après de longs combats de conscience. Mais il rattache lui-même sa conversion à l'autorité divine, sa raison recule devant l'autorité et sa liberté devant la grâce ; le *vous* selon lui est dégradé et incapable de saisir la vérité, aussi conclut-il par un appel à la pure et simple obéissance.

Augustin est donc maintenant converti, mais, se demandait-on dans la discussion, le récit des Confessions qui rapporte cette conversion est-il vraiment fidèle ? Ecrit quatorze ans après l'événement, par un homme qui s'est fait une âme d'évêque, n'a-t-il pas tort de présenter la chose comme un coup d'éclat de la grâce, un miracle retentissant ? M. Logoz a répondu à cette question dans la séance du 29 mai 1905, dont nous parlerons tout de suite pour plus de commodité. Titre du travail : *Le problème de la conversion d'Augustin*. A l'époque de cette crise définitive, Augustin écrit quatre traités qui devraient, semble-t-il, si les Confessions rapportent exactement les faits, laisser voir la crise qui entraîne les dernières hésitations de ce cœur ballotté. Tout au contraire ! Il semble qu'on y entend parler le philosophe et non pas le chrétien. C'est en 386. Mais l'année suivante déjà, Augustin est baptisé par Ambroise. L'évêque de Milan eût-il accordé cette faveur à un non-converti, bien plus, à un viveur ? Augustin, si sincère malgré sa sensualité, l'eût-il même acceptée ? Et dans ses écrits postérieurs de deux ou trois ans seulement, son inspiration est déjà toute catholique. Augustin y exalte l'effet magique du sacrement, insiste sur la résurrection de la chair. Sa période dogmatique a commencé. Voici enfin l'an 390 où, rentré en Afrique, il fait de sa maison de Tagaste une sorte de couvent laïque, et met sa dialectique au service de l'Eglise, qui a les yeux sur lui. Evidemment il est converti, quoi qu'on puisse penser à la lecture des écrits, causes du litige. Les prétendues contradictions qu'on a voulu voir aussi entre les Dialogues et les Confessions, à tel point que les premiers sembleraient rédigés par un païen, se ramè-

nent en réalité simplement à ceci : les Dialogues nous montrent le philosophe chrétien, à qui la prudence ordonne d'insinuer sa pensée plutôt que de l'étaler, et, les Confessions, le chrétien philosophe qui n'a plus de réserve à observer. Mais depuis 386 déjà il avait bien courbé sa raison sous l'autorité et renoncé à la chair et au monde.

La question du surnaturel avait été soulevée déjà par le premier travail de M. Chapuis. Elle fut reprise depuis par MM. E. Pétavel-Olliff, docteur en théologie, et M. L. Goumaz, ancien pasteur. Ce dernier d'abord présenta le 27 juin 1904 une étude intitulée : *Révélation, miracle, inspiration*, trois notions dont la première domine les deux autres et les conditionne. Un dualisme malheureux, nous dit-il, a pénétré l'idée de révélation. La nature de Dieu a été opposée à celle de l'homme, et Dieu dès lors a été conçu comme se révélant de façon tout extérieure, par des dogmes surnaturels que l'homme ne saisit, comme tels, qu'intellectuellement, qu'on statue ou non un progrès, une histoire, dans cette révélation. Il faut se convaincre au contraire que Dieu est esprit, et que l'esprit de l'homme n'est qu'une particularisation de celui de Dieu, que par conséquent le Créateur et la créature participent à une même essence. La révélation que le premier fait à l'autre de sa personne sera donc non pas quelque chose d'extérieur mais au contraire d'intérieur à l'homme. Fait d'expérience, que Jésus de Nazareth a réalisé dans sa plénitude, en quoi il est le Révélateur par excellence, la Révélation incarnée. Historiquement, on a vu dans le miracle et l'inspiration deux soutiens de la révélation telle que l'orthodoxie la comprenait, par conséquent le même dualisme les entachait. On a conclu à une action surnaturelle de Dieu à côté de son action naturelle, on a montré la Divinité contrecarrant les lois de la nature pour arriver à ses fins révélatrices, et se servant en particulier du Christ dans ce but, comme aussi de tous les « inspirés », prophètes, apôtres, auteurs sacrés, que Dieu instruisait par des moyens qui ne rentrent pas dans le cadre des expériences naturelles. M. Goumaz s'est attaché à démontrer que la science et la piété contredi-

sent formellement ce dualisme, et que Dieu n'a jamais troublé l'ordre de la nature pour se faire connaître et pour agir, que pour se révéler au cœur de ses enfants il n'a pas besoin de magisme. A quoi on a objecté que ce point de vue faisait la part trop grande au subjectivisme, qu'en rejetant le caractère extérieur de la Révélation on en détruisait l'objectivité et la réalité et qu'en niant le surnaturel on niait la religion. C'est dire que la question avait besoin d'être posée à nouveau.

M. Pétavel-Olliff se chargea de ce soin dans son *Etude apologétique des miracles du Nouveau Testament* (19 décembre 1904) et son travail subséquent sur la Résurrection de Jésus (30 janvier 1905).

M. Pétavel croit aux miracles. Seulement il n'en fait pas des actes contraires aux lois de la nature, mais des interventions de Dieu dans un ordre naturel inconnu ou mal connu. Interprétant ingénieusement les textes, il montre que là où on s'est cru en face de récits magiques, absolument inadmissibles, telles les résurrections de la fille de Jaïrus ou de Lazare, l'exégèse s'est fourvoyée, de sorte que les faits présentés sont sans doute admis subjectivement par les spectateurs comme des actes de la volonté de Dieu, mais rentrent dans un cadre dont les phénomènes constatés aujourd'hui d'hypnotisme, de lévitation, etc., doivent être considérés comme les analogues. Selon M. Pétavel, la faculté radiante pourrait servir à expliquer tous les miracles de Christ. La suggestion joue un rôle considérable dans la vie de Jésus. Le Seigneur suggère aux convives de Cana qu'ils boivent du vin ; la magie de sa parole convainc les multitudes qu'elles se sont rassasiées de pain et même de poisson. Il possède en outre un incontestable don de seconde vue, de télépathie. Quant aux résurrections qu'on lui prête et dont nous parlions plus haut, elles ne le sont pas à proprement parler ; elles constituent de simples rappels à la vie de gens endormis d'un sommeil léthargique ; aussi ne s'étonnera-t-on pas que Jésus crie fort pour faire se relever Lazare. Tous ces miracles donc sont très relatifs, M. Pétavel le reconnaît. Ils n'ont point le caractère absolu que les Juifs réclamaient. Mais tels qu'ils sont, ils

possèdent une valeur apologétique. Pour l'apologie, mieux vaut en effet, s'écria notre auteur dans la discussion, « un petit miracle vrai qu'un grand miracle faux. » On reprocha à M. Pétavel de faire abstraction de la question des sources en mettant tous les récits de miracles sur un même pied, de rabaisser aussi la dignité morale du Sauveur, qui laisse les spectateurs dans l'erreur sur la nature des actes qu'il accomplit. On releva enfin le caractère « humain » des faits miraculeux racontés dans le Nouveau-Testament en opposition aux miracles antiques que les néo-platoniciens déclaraient « divins » parce qu'absurdes.

Que faut-il penser du miracle par excellence, de la *Résurrection de Jésus*? M. Pétavel s'est expliqué là-dessus dans son second travail. L'idée directrice est la même que dans le précédent : une intervention de Dieu, mais rien d'antinaturel, une simple « dématérialisation. » La matière charnelle s'est spiritualisée, l'élément périsable a été « consumé par la vie », le corps est devenu un fluide, fluide réel, très objectif, vu par conséquent par les disciples ; mais ceux-ci donnant libre cours à leur imagination ont très subjectivement prêté au Ressuscité leurs propres attributs, ils ont cru à tort que Jésus, comme eux, mangeait, buvait, etc. Ils se sont figuré une résurrection matérielle, alors que l'objet qu'ils avaient devant les yeux et qui les quitta par l'Ascension était un être spirituel. Ce point de vue, remarque encore M. Petavel, est de bonne apologétique, « parce qu'il économise les miracles. » Mais, malgré les dénégations de l'auteur, on trouva au cours de la discussion que l'économie se faisait aux dépens des textes, qui nous placent bien en face d'un mort rendu à la vie corporelle au sens strict du mot. On invoqua en particulier le témoignage de saint Paul pour qui il n'y a évidemment dans la résurrection de Jésus ni suggestion, ni télépathie, mais triomphe réel de la vie sur la mort.

Il est encore trois travaux dont nous avons à vous entretenir, tous rentrant dans une discipline différente : le premier est d'ordre pratique, le second ressortit à la critique et à l'histoire, le dernier traite un sujet de dogmatique.

Par rang de date, voici d'abord, à la séance d'automne 1904 (26 septembre), au signal de Bougy, l'étude sur la *Crise religieuse* de M. le pasteur et professeur A. Fornerod. L'auteur du travail constate le déclin de la piété. Le christianisme passe par une crise aiguë de croissance. Le mot doit-il être à l'autorité pour prévenir un effondrement ? Mais l'autorité a vécu. Le moralisme évangélique d'un Hans Faber, le messianisme hébraïque d'un Wilfred Monod ne suffisent pas davantage à conjurer le péril. Que nous faut-il donc ? C'est une philosophie chrétienne indépendante, et M. Fornerod en pose les linéaments. Avant tout, nous devons, dit-il, rattacher notre vie religieuse à une cause transcendante. « Nous aimons Dieu parce qu'Il nous a aimés le premier. » Les horizons éternels sont impliqués dans notre foi. A cet élément transcendant unissons l'élément social. Le mouvement religieux du dix-neuvième siècle a été malheureusement lié au conservatisme politique et aussi à un dogmatisme qui lui ont nui. Sachons à la fois montrer l'élément transcendant de la morale chrétienne et faire du bon socialisme pratique. Ne nous contentons pas du christianisme social « antitранscendantal », ni de la religiosité socialiste aux allures étroites et tyranniques. Et que, pour arriver au but, nos Eglises comprennent qu'elles ont à se transformer. Les activités doivent mieux se grouper, il faut montrer en l'Evangile une puissance du présent et non pas seulement du passé ; il importe enfin que les chrétiens soient trouvés fidèles. — M. le pasteur Sublet, premier votant, tout en déplorant la situation religieuse actuelle, estime que nos troubles intérieurs sont un signe de progrès. Il approuve les conclusions de M. Fornerod en les accentuant. « Ne tendons pas, dit-il, à la suppression des Eglises, mais dégageons celles-ci de toute attache avec une tradition doctrinale ou avec le pouvoir séculier. » Comme moyens d'action, M. Sublet préconise la guerre à l'intellectualisme religieux, la vulgarisation théologique et une activité à la fois individuelle et sociale. Dans la discussion furent émis entre autres avis qu'il faut agir par l'amour, se préparer aux luttes prochaines, rester fidèles, descendre

de nos chaires pour travailler au milieu de la foule qui n'est peut-être pas toujours si hostile qu'on a bien voulu le dire.

La séance du signal de Bougy nous avait placés en face des problèmes que soulève le christianisme contemporain. A la séance qui suivit, 28 novembre 1904, M. le pasteur L. Perriraz nous entretient du christianisme d'autrefois, ou, plus exactement, des *Origines du christianisme d'après la critique radicale*.

L'école de Tubingue avait abouti à des conclusions positives en ce qui concerne certaines épîtres pauliniennes et la valeur historique des synoptiques d'une part et les luttes du judéo-christianisme et du paulinisme d'autre part. La critique radicale est née depuis, qui a rompu ouvertement avec cette manière de voir. Citons d'abord les Bruno Bauer, puis les Loman, les van Manen, les Johnson, les Steck, les Friedländer, etc. Le Christ selon eux perd tout ou partie de son caractère historique, il devient pour tel d'entre eux le « fils idéal de la nation juive, » son œuvre prétendue a tout simplement surgi du syncrétisme religieux de la fin du premier siècle et de la fermentation des esprits. Le paulinisme date du second siècle, fusion de la prédication chrétienne et de l'hellénisme, courant parallèle ou non au gnosticisme. Enfin Pierre et Paul, lisez la foi ancienne et la foi nouvelle, s'unissent pour former la grande unité catholique. M. Perriraz s'attacha à démontrer que, bien que constituant un effort sincère dans la recherche de la vérité, le travail de la critique radicale n'a fait qu'aboutir à des impossibilités historiques. L'épître aux Galates, en particulier, ne s'explique qu'au premier siècle, aux origines de la communauté chrétienne. Il y a dans toute cette tentative l'essai avorté d'appliquer l'évolutionnisme à l'histoire et de présenter le christianisme comme se développant selon un plan régulier et uniforme, pour le plus grand effacement des personnalités historiques. Résultat de tant d'hypothèses : « Les obscurités sur les origines du christianisme demeurent, et ce qui était clair devient obscur. »

On s'est demandé à propos de ce travail de M. Perriraz s'il

y avait quelque exagération dans sa façon de présenter les choses ou quelque snobisme dans l'attitude de la critique radicale. Le reste de la discussion porta sur des questions de détails, sur les rapports, en particulier, de Sénèque et de Paul, possibles mais non prouvés.

Vous constaterez, Messieurs, que les études que nous venons de résumer s'attachent presque toutes à des problèmes de haute envergure, et nous ne saurions assez féliciter notre société de ne pas se perdre dans des vétilles. Le dernier travail dont nous avons à vous entretenir est peut-être encore celui qui a abordé la question la plus grave : *Qu'est-ce que la religion?* C'est M. le pasteur A. Chavan qui s'est attaqué à ce sujet capital (27 février 1905). Dans un exposé très clair, il nous a présenté la réponse de Schleiermacher à la question posée et les critiques que cette réponse comporte. Schleiermacher, en faisant de la religion le sentiment immédiat de notre dépendance absolue en face de l'infini, a, du même coup, dit M. Chavan, tué l'intellectualisme du rationalisme et du supranaturalisme, transformé l'apologétique, qui devient expérimentale, l'autorité, qui réside désormais dans les expériences religieuses, et la théologie, dont le but sera d'exposer ces expériences. Maintes objections qu'on a faites à ce point de vue et que nous ne pouvons transcrire ici sont tenues pour puériles par M. Chavan, mais il est trois lacunes cependant qu'il signale comme sérieuses dans la définition de Schleiermacher : elle néglige d'établir la solidarité qui unit la morale à la religion ; la religion, sentiment passif, devient par là un phénomène nécessaire, nous tombons dans le déterminisme ; enfin l'objet de la religion reste imprécis et nous échouons sur l'écueil du panthéisme. Tenant compte de ces déficits, M. Chavan corrige ou plutôt complète Schleiermacher en établissant que la religion est « une vie dont l'éclosion est provoquée en nous par le sentiment de notre dépendance à l'égard de Dieu. » L'homme constate que quelque chose le domine, d'où une réaction instinctive : l'âme pressent Dieu, cause première et esprit. La volonté dès lors est affectée dans un certain sens, celui de la vie religieuse. Dieu vit en l'homme, qui se sent

dans sa dépendance directe, de façon intermittente d'abord, puis peu à peu constante et toujours plus féconde en résultats. Jésus a été, dans sa filialité à l'égard du Père, la réalisation parfaite de la religion ainsi comprise.

Des diverses observations formulées dans la discussion, nous retenons celle-ci : Peut-on identifier, comme le fait M. Chavan, ce quelque chose qui nous domine et l'idée d'un Dieu personnel, conscient, spirituel ? Comment passer de l'un à l'autre, de l'universel faire sortir la notion de personnalité ? Nous avons, en d'autres termes, besoin de nous rendre compte comment la personnalité humaine prend conscience de la personnalité divine. Et plusieurs disent : « On ne peut le savoir, et, si Dieu est, il est impossible de le connaître. » A tous les travaux que nous avons entendus dans ces deux ans, et au dernier dont nous avons rendu compte, il manquait donc un complément indispensable. Il y a été pourvu ce matin par l'exposé de M. R. Matthey sur l'*Agnosticisme religieux*, d'après une étude à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Le temps a malheureusement manqué pour la discussion. Mais tous, en vous-mêmes, vous avez évidemment résolu la question dans un sens positif. Nos expériences religieuses nous crient assez fort que le Père céleste n'est pas une réalité cachée pour l'âme de ses enfants.

Que ces problèmes (les vrais problèmes parce que fondamentaux), la Société de théologie continue sans se lasser à les étudier ! Et puissions-nous les reprendre avec un zèle toujours plus grand (est-il digne de pareils sujets qu'en ces deux ans ils n'aient groupé qu'une moyenne de vingt-six à vingt-sept auditeurs par séance ?). Apportons aussi à nos débats un esprit de plus en plus fraternel, et le désir unanime de connaître par le cœur et par l'intelligence le seul objet qui mérite absolument d'être connu : Dieu !
